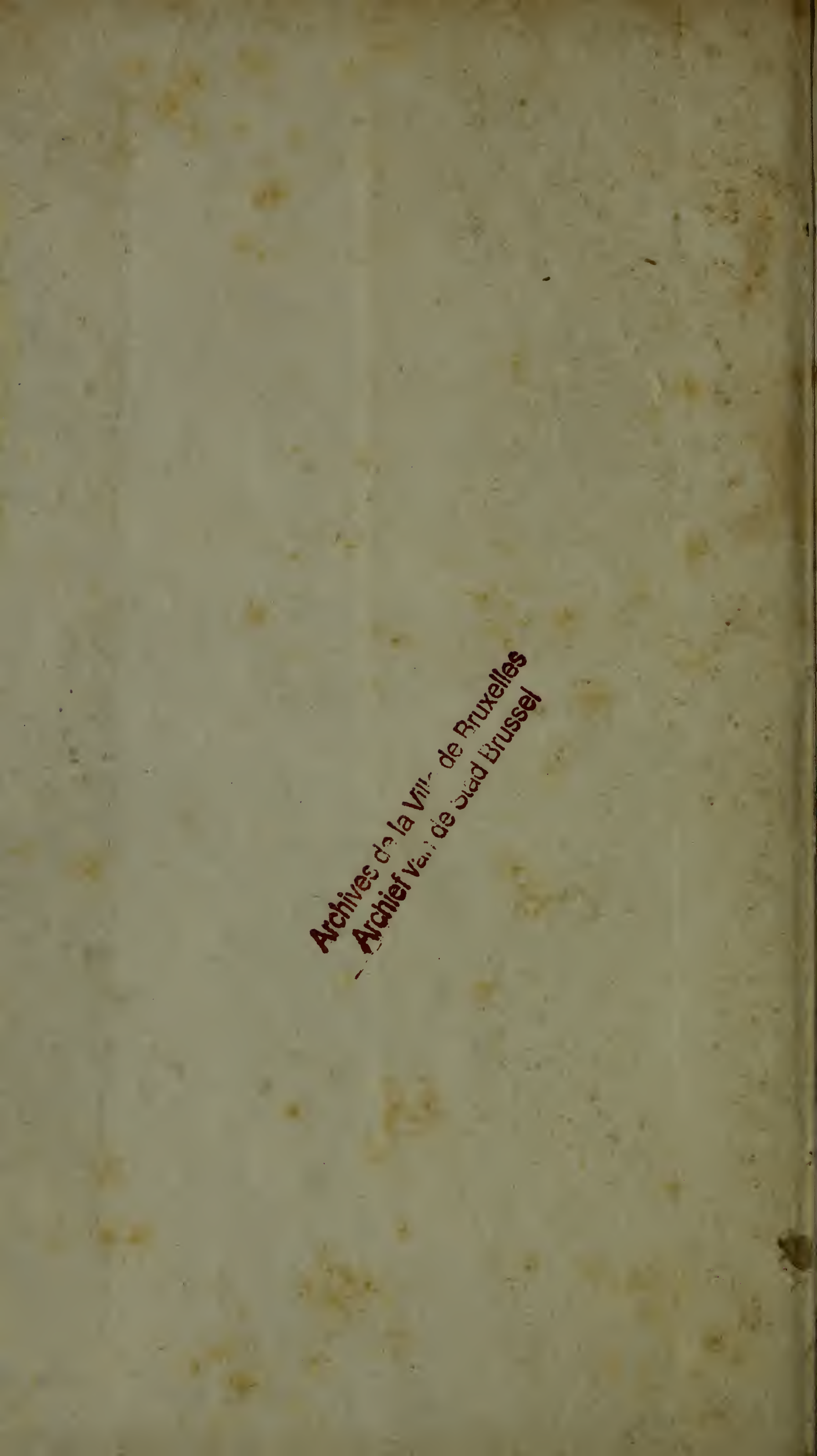
Le
Vieux Mari.
720.

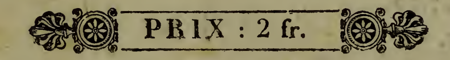

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LE VIEUX MARI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE MADAME, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE SON ALTESSE ROYALE, LE 2 MAI 1828.





PARIS,

POLLET, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU RÉPERTOIRE DU THÉATRE DE MADAME,

RUE DU TEMPLE, N° 36.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mr DE BRUCHSAL, Conseiller aulique	Mr FERVILLE.
ALPHONSE DE BRUCHSAL, son Neveu	Mr PAUL.
Mme DE LINSBOURG	Mme JULIENNE.
MATHILDE, sa Nièce	Mlle NADÈJE-FUSIL.
OLIVIER, Cousin de Mathilde	Mr DESPRÉAUX.
VICTOR, (livrée de chasseur)	Mr GABRIEL.
MICHEL, vieux Domestique de Mr de Bruchsal	Mr NUMA.
UN CHEF D'OFFICE	Mr BORDIER.
UN DOMESTIQUE.	
DEUX FEMMES-DE-CHAMBRE.	
UN BIJOUTIER.	
LINGÈRES.	
MODISTES.	
FOURNISSEURS.	
VALETS.	

La Scène se passe, au premier acte, à Dusseldorf; et, au second acte, dans une Terre à six lieues de la ville.

Nota. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre de MADAME, à M. THÉODORE, Bibliothécaire et Copiste, au même Théâtre.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour. Paris, ce 18 mars 1828.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef du Bureau des Théâtres,

Signé COUPART.

LE LIBRAIRE POLLET *étant seul Editeur des ouvrages de M.* SCRIBE, *on trouve chez lui tous les Vaudevilles de cet auteur.*

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, No 46, au Marais.

LE VIEUX MARI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon richement meublé ; à gauche de l'acteur, une fenêtre donnant sur la rue ; à droite, la porte d'un appartement ; plus bas, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE LINSBOURG, OLIVIER *.

OLIVIER.

Quoi, ma tante, vous voilà à Dusseldorf... vous avez pu vous décider à quitter votre terre ?

Mme DE LINSBOURG.

Ce n'est pas sans peine, mon cher Olivier... Voyager dans cette saison... et à mon âge... il a fallu toute ma tendresse pour ma chère Mathilde.

OLIVIER.

Elle vous a donc écrit ?...

Mme DE LINSBOURG.

Oui, la lettre la plus singulière, à laquelle je n'ai rien pu comprendre .. Ces petites filles ne s'expliquent jamais qu'à moitié... je m'en souviens...

AIR *du vaudeville de l'Anonyme.*

Comme elle aussi, jadis, dans ma jeunesse,
J'étais timide et ne parlais jamais...
En fait d'hymen et même de tendresse
Je déguisais mes sentimens secrets...
Et dans mon cœur l'amour qui pouvait naître,
Par la pudeur fut si bien combattu,
Que bien des gens l'ont pu savoir peut-être,
Mais mon mari n'en a jamais rien su.

---

* Le premier acteur inscrit tient toujours la gauche du spectateur.

Tout ce que j'ai pu voir dans sa lettre... c'est qu'elle était triste, malheureuse... j'ai pris la poste aussitôt... et me voilà...

OLIVIER.

Ah! c'est le ciel qui vous envoie... moi d'abord je n'ai plus d'espoir qu'en vous...

Mme DE LINSBOURG.

Que se passe-t-il donc?

OLIVIER.

On la marie aujourd'hui même.

Mme DE LINSBOURG.

Mathilde!

OLIVIER.

Oui, ma tante...

Mme DE LINSBOURG.

Aujourd'hui?

OLIVIER.

Dans deux heures... Toute la ville de Dusseldorf est invitée... on se rassemble déjà dans l'autre salon...

Mme DE LINSBOURG.

Est-il possible!...

OLIVIER.

Vous avez dû voir les voitures dans la cour... les cochers avec les bouquets... ce mouvement... ces préparatifs... Et moi-même, quoique j'en enrage, car vous savez combien j'aime ma cousine, vous me voyez obligé de faire les honneurs, en grande tenue, l'habit noir et les gants blancs.

Mme DE LINSBOURG.

Sans me prévenir, sans daigner me consulter... moi, sa tante... la veuve du président de Linsbourg.

OLIVIER.

Je vous dis que c'est une infamie!

Mme DE LINSBOURG.

Mais je devais m'attendre à tout de la part de son tuteur... l'être le plus ridicule, le plus sot... un Mr Rudmann, un vieux négociant qui n'a que de vieilles idées, car tout est vieux chez lui, jusqu'à sa société, où il n'admet que des douairières... Aussi j'ai bien juré de n'y jamais mettre

les pieds... Ah! mon Dieu, à propos de cela, est-ce que je ne suis pas chez lui, par hasard?

OLIVIER.

Non... cet hôtel est celui de Mr de Bruchsal..... le futur en question...

Mme DE LINSBOURG.

Comment! la noce se fait chez le marié?

OLIVIER.

Le tuteur a trouvé cela plus économique.

Mme DE LINSBOURG.

Mais ça ne s'est jamais vu : c'est de la dernière inconvenance!... c'est fort beau du reste... Il est donc riche cet homme?

OLIVIER.

Que trop... il a une terre superbe à six lieues de Dusseldorf, qu'il avait fait acheter, ainsi que cet hôtel, quand on le nomma intendant des finances de cette province.

Mme DE LINSBOURG.

AIR *du vaudeville de Partie et Revanche.*

Avant d'arriver il commence
Par acquérir cet hôtel élégant;
Puis une maison de plaisance...

OLIVIER.

Un fonctionnaire prudent,
N'eût-il pas même un sou vaillant,
Si, dans la finance, par grâce,
Il obtient un poste important,
Peut acheter sitôt qu'il entre en place,
Bien sûr de payer en sortant.

Depuis un an il n'était pas encore venu à Dusseldorf, et la première fois qu'il y fait un voyage, c'est pour m'enlever ma cousine.

Mme DE LINSBOURG.

Et tu l'as souffert! toi qui es si mauvaise tête?

OLIVIER.

Parbleu! si ce n'était son âge...

Mme DE LINSBOURG.

Son âge! comment... c'est un vieillard?

OLIVIER.

Eh ! sans doute, voilà une heure que je vous le dis... plus de soixante ans.

Mme DE LINSBOURG.

Soixante ans !... quelle horreur !... moi qui me suis toujours figuré son mari un beau jeune homme, les yeux noirs, l'air sentimental..... Soixante ans !..... je ne la laisserai pas sacrifier ainsi...

OLIVIER, se frottant les mains.

C'est cela, ma tante, parlez pour moi.

Mme DE LINSBOURG.

Laisse-moi faire... Eh ! justement la voici, cette chère enfant.

SCÈNE II.

MATHILDE, *en toilette de mariée*, Mme DE LINSBOURG, OLIVIER.

MATHILDE, courant à Mme de Linsbourg.

C'est vous, ma bonne tante !...

Mme DE LINSBOURG.

Elle est encore embellie... Viens donc que je t'embrasse...il y a si long-tems... (*Elle l'embrasse à plusieurs reprises.*)

MATHILDE.

Ah ! je vous attendais avec une impatience...

Mme DE LINSBOURG.

Chère petite !.. tu étais bien sûre que je quitterais tout pour toi... et si j'en avais le tems, je commencerais par te gronder.

MATHILDE.

Moi, ma tante !.. et pourquoi?

Mme DE LINSBOURG.

Tu me le demandes ?... ce cher Olivier m'a tout raconté... tu sens bien que lui-même y a tant d'intérêt... mais, grâce au ciel, on peut encore te sauver, et je m'en charge.

MATHILDE.

Comment ?

Mme DE LINSBOURG.

Dis-moi d'abord tes petits secrets... voyons, tu aimes quelqu'un?..

MATHILDE, troublée.

Que dites-vous?

Mme DE LINSBOURG.

C'est tout naturel... à ton âge... d'ailleurs, ta lettre le faisait entendre...

OLIVIER, se rapprochant.

Il serait possible !...

Mme DE LINSBOURG.

Oui, oui... j'ai vu cela.

MATHILDE, voulant l'empêcher de parler.

Mais, ma tante...

Mme DE LINSBOURG.

C'est justement parce que je suis ta tante que cela me regarde... il faut que je le connaisse... c'est un jeune homme, n'est-ce pas? cela va sans dire... (*Elle regarde Olivier*) et son nom ? (*Mathilde ne répond rien et paraît embarrassée de la présence d'Olivier.*) (*Après un silence.*) Je comprends. (*Bas à Olivier.*)

Air *polonais.*

Tu le vois bien, c'est pour toi fort heureux,
Dans ces lieux
Elle craint ta présence;
Oui, tu le vois, ton aspect en ces lieux
De ses feux
Empêche les aveux.

OLIVIER.

Me promettez-vous
De lui parler de ma constance?
Me promettez-vous...

Mme DE LINSBOURG.

Je promets tout... mais laisse-nous;
Si tu veux par moi
Être mari... tâche d'avance
D'en remplir l'emploi,
Ainsi donc, va-t'en et tais-toi.

ENSEMBLE.

Tu le vois bien, c'est pour toi } fort heureux.
Oui, je le vois, c'est pour moi }
Dans ces lieux
Elle craint ta } présence.
Elle craint ma }

Tu le vois bien, ta } présence
Je le vois bien, ma }
En ces lieux,
De ses feux,
Empêche les aveux.

(*Olivier sort.*)

SCÈNE III.

MATHILDE, Mme DE LINSBOURG.

Mme DE LINSBOURG, à Mathilde.

Maintenant tu peux tout m'avouer... j'ai bien deviné à ton embarras que c'était lui...

MATHILDE.

Qui donc?

Mme DE LINSBOURG.

Ton cousin, que tu aimes...

MATHILDE.

Olivier!... mais non, je vous assure.

Mme DE LINSBOURG.

Comment, mademoiselle, ce n'est pas ce pauvre garçon?...

MATHILDE.

Et pourquoi voulez-vous que ce soit lui?...

Mme DE LINSBOURG.

Parce que... des cousins... c'est tout naturel... c'est l'usage... du moins, de mon tems, c'était ainsi... mais maintenant qu'on a tout changé... Enfin, vous aimez quelqu'un, et je veux savoir...

MATHILDE, lui prenant la main.

Eh bien! ma tante, c'est vrai... ou du moins... j'ai cru un moment... mais ne me demandez pas son nom...

je ne puis vous le dire... je ne le reverrai sans doute jamais...

Mme DE LINSBOURG.

Et tu y penseras toujours?...

MATHILDE.

Non... j'espère l'oublier tout à fait. J'ai déjà commencé... car cette union était impossible... en supposant qu'il se fût occupé de moi... vous savez que mon tuteur n'aurait jamais consenti à me marier à un jeune homme... il me l'avait déclaré... (*En confidence.*) Il a les jeunes gens en horreur...

Mme DE LINSBOURG.

C'est ce que je disais tout à l'heure... la maison la plus ennuyeuse...

MATHILDE.

Et pour être plus sûr de son fait, tous ceux qu'il recevait avaient au moins soixante-et-dix ans.

Mme DE LINSBOURG.

Miséricorde!... des Lovelaces du tems de Frédéric-Guillaume... et c'est parmi ces antiquités que tu as choisi un mari?...

MATHILDE, soupirant.

Que voulez-vous?... il a bien fallu... j'ai choisi le plus jeune; M. de Bruchsal n'a que soixante ans.

Mme DE LINSBOURG, ironiquement.

Que soixante ans!... oh! je conçois qu'il a dû te paaître un petit étourdi!...

MATHILDE, souriant.

Pas tout à fait... mais il est si bon, si aimable...

AIR : *Ils sont les mieux placés* (de L'ARTISTE).

Jamais il ne se fâche,
Et toujours il sourit;
Lorsqu'à plaire il s'attache,
Que de grâce et d'esprit!...
En parlant il fait même
Oublier qu'il est vieux...
Et je crois que je l'aime
Quand je ferme les yeux.

Dès le premier jour il avait deviné ma situation... ses regards me suivaient avec un intérêt si tendre... que vous

dirai-je?... la maison de mon tuteur m'était devenue insupportable... je savais que le mariage seul pouvait m'affranchir de cet esclavage... et lorsque M. de Bruchsal se proposa, je l'acceptai avec reconnaissance.

Mme DE LINSBOURG.

C'est cela, je m'en doutais... un mariage de désespoir!..

MATHILDE.

Mais du tout, ma tante... je vous jure que je serai très-heureuse...

Mme DE LINSBOURG.

Très-heureuse... c'est que tu ne sais pas... c'est que tu ne peux pas savoir...

MATHILDE.

Quoi donc, ma tante?...

Mme DE LINSBOURG, à part.

Pauvre petite!... à son âge, j'aurais dit comme elle. (*Haut.*) Songe donc, mon enfant... un mari de soixante ans! et qui a la goutte peut-être par-dessus le marché...

MATHILDE.

Mais...

Mme DE LINSBOURG.

C'est clair... ils l'ont tous.

MATHILDE.

Il ne me l'a pas dit.

Mme DE LINSBOURG.

Est-ce qu'on dit ces choses-là?... comme ça serait gracieux pour moi!... au lieu d'un neveu leste et vif qui me donne la main, c'est moi qui serais obligée de lui donner le bras.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

A cet hymen, ma nièce, je m'oppose,
Et la vertu te le défend aussi;
Tu ne sais pas à quel risque on s'expose,
Lorsque l'on prend un vieillard pour mari :
Que de périls menacent une belle!
Que de faux pas, quand on n'a, mon enfant,
Pour soutenir la vertu qui chancelle,
Qu'un vieil époux qui peut en faire autant.

Ainsi, n'y pensons plus.

MATHILDE.

Ma tante !

Mme DE LINSBOURG.

Plus tard nous causerons de tes amours et du bel inconnu... l'important maintenant est de rompre ce mariage ridicule.

MATHILDE.

Le rompre ! ô ciel ! ma tante, que dites-vous? quand tout est signé, que tout est prêt pour la cérémonie.

Mme DE LINSBOURG.

Peu importe !

MATHILDE.

L'affliger, le désespérer, lui qui est si bon!

Mme DE LINSBOURG.

Je l'exige, ma nièce, où je ne vous revois de ma vie..

AIR : *Non, non, je ne partirai pas* (de LA BATELIÈRE).

Il faut rompre de pareils nœuds,
Ou je quitte à l'instant ces lieux !...

MATHILDE.

Calmez votre colère...

Mme DE LINSBOURG.

Non... je renonce à vous,
Et je pars pour ma terre
S'il devient votre époux,
Lui!... votre époux. (*bis.*)

ENSEMBLE.

MATHILDE.

O ciel ! rompre de pareils nœuds,
Je ne puis me rendre à vos vœux;
Ne quittez pas ces lieux,
Non, non, non, non, ne quittez pas ces lieux.

Mme DE LINSBOURG.

Il faut rompre de pareils nœuds;
Pour toujours je quitte ces lieux,
Recevez mes adieux...
Non, non, non, non, recevez mes adieux.

(*Elle sort sans écouter Mathilde.*)

MATHILDE, seule.

Ma tante... mon Dieu!... comment la retenir?... ah!

voici M. de Bruchsal ; il pourra peut-être lui faire entendre raison.

SCÈNE IV.

ALPHONSE, *vêtu en vieux : il sort de l'appartement à droite en grande toilette*, MATHILDE.

MATHILDE.

Ah ! monsieur... venez vite, je vous en prie.

ALPHONSE, souriant.

Vite... c'est un peu difficile pour moi... ma chère Mathilde... pardon, je vous ai fait attendre... vous, vous êtes jolie tout de suite... mais à un vieillard, il lui faut du tems...

« Pour réparer des ans l'irréparable outrage ; »

enfin, me voilà en costume de marié, tout comme un autre... qu'avez-vous? vous paraissez agitée ?

MATHILDE.

C'est vrai, j'ai bien du chagrin...

ALPHONSE, avec bonté.

Contez-moi cela tout de suite... ma chère amie, pour que j'en aie aussi.

MATHILDE.

Cette bonne tante, dont je vous ai si souvent parlé...

ALPHONSE.

Madame de Linsbourg ?... elle est arrivée, m'a-t-on dit...

MATHILDE.

Oui ; et elle vient de repartir sur-le-champ.

ALPHONSE.

Comment ?

MATHILDE, avec embarras.

Elle s'est fâchée, je ne sais pourquoi elle a des préventions contre le mariage, elle n'aime que les jeunes gens...

ALPHONSE.

Je comprends... cela veut dire qu'elle n'aime pas les vieillards.

MATHILDE.

Oui, monsieur...

ALPHONSE.

Et vous qui avez été élevée par elle, partagez-vous ses sentimens sur la vieillesse?...

MATHILDE.

Non, monsieur...

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Je la respecte et l'honore,
Et je pense, en vérité,
Qu'on lui doit bien plus encore
Quand, chez elle, esprit, bonté,
Changent l'hiver en été.

ALPHONSE.

Savoir vieillir sans trop déplaire
Est difficile, je le sens.

MATHILDE.

Ah! pour moi, quand viendra ce tems...
Je sais ce qu'il faudra faire :
Je vous regarde... et j'apprends.

Et quand ma tante vous connaîtra mieux, elle sera comme moi... mais pour cela, il faut qu'elle vous voie... et si elle s'en va...

ALPHONSE.

Soyez tranquille, je me charge de la calmer; nous irons tous deux lui faire visite.

MATHILDE.

Oh! que vous êtes bon, monsieur! C'est que, dans deux heures, elle aura quitté Dusseldorf.

ALPHONSE.

J'irais bien tout de suite... mais c'est que tout est disposé pour notre mariage... on nous attend... et quand on vieillit on devient un peu égoïste, et surtout très-pressé.

AIR : *Muse des bois.*

Prêt à former cet heureux mariage,
Je craindrais trop de perdre un seul moment;
Car le bonheur est, hélas! à mon âge,
Un vieil ami qu'on voit si rarement!
De sa visite alors qu'il nous honore,
Vite ouvrons-lui... dès qu'il vient d'arriver...

MATHILDE.

Le lendemain il peut venir encore.

ALPHONSE.

Oui... mais il peut ne plus nous retrouver.

Ainsi permettez que d'abord je m'assure du titre de votre époux... Après la cérémonie, je vous conduirai chez votre tante, et je suis bien sûr qu'elle consentira à venir vivre avec nous.

MATHILDE.

Il serait possible !

ALPHONSE.

Cet arrangement vous plaît-il ?

MATHILDE, souriant.

Eh mais, il faut bien que je m'essaie à vous obéir, monsieur.

ALPHONSE, lui baisant la main.

Non, non, jamais, chère Mathilde. C'est moi qui veux suivre vos ordres, deviner vos désirs, et... Qui vient là?...

MATHILDE.

Victor, qui paraît avoir à vous parler.

SCÈNE V.

VICTOR, ALPHONSE, MATHILDE.

ALPHONSE, à Victor.

Qu'est-ce que c'est ?

VICTOR, lui faisant des signes.

Pardon, je voulais dire à monsieur... les marchands qui ont fait les fournitures pour la noce se sont présentés avec leurs mémoires.

ALPHONSE, vivement.

Déjà !... morbleu, c'était bien la peine de nous interrompre; qu'ils aillent au diable!...

MATHILDE.

Eh ! mon Dieu, vous vous emportez comme un jeune homme...

ALPHONSE.

Non... c'est que ces imbéciles choisissent si mal leur moment... venir parler d'argent, quand il est question de bonheur! (*Il baise la main de Mathilde.*)

VICTOR, continuant ses signes.

C'est ce que j'ai pensé... je leur ai dit de revenir après la cérémonie.

ALPHONSE.

C'est bien...

VICTOR.

J'avais aussi à dire à monsieur... (*A Alphonse et le tirant par son habit.*) Il faut que je vous parle en particulier.

ALPHONSE, surpris.

Hein!... (*A Mathilde.*) Pardon, ma chère amie, quelques commissions importantes... je vous suis dans le salon.

MATHILDE.

Ne vous faites pas attendre, (*bas*) et puis, pour ma tante... vous savez...

AIR : *Et tes sermens, ma chère.*

Ah! de grâce, aimez-la!
Ce que, dans votre zèle,
Vous aurez fait pour elle,
Mon cœur vous le paiera.

ALPHONSE.

D'après cette promesse,
Pour la tante, je vais
Ce soir me mettre en frais
De soins et de tendresse...
(*Lui baisant la main.*)
Et vous ne m'en rendrez
Que ce que vous pourrez.

(*Mathilde sort, Alphonse la conduit jusqu'à la porte.*)

SCÈNE VI.

VICTOR, ALPHONSE.

ALPHONSE, à Victor, avec inquiétude.

Qu'y a-t-il donc?

VICTOR.

Tout est perdu.

ALPHONSE, vivement.

Ah! mon Dieu!

VICTOR.

Eh bien, monsieur, ne sautez donc pas comme cela... à votre âge c'est dangereux... Vous n'aviez pas pensé au contrat... on va signer.

ALPHONSE.

Eh bien?

VICTOR.

J'ai pensé que vous ne pourriez pas signer le nom de votre oncle.

ALPHONSE.

Je signerai le mien... Alphonse de Bruchsal... je supprimerai le prénom.

VICTOR.

Monsieur, cela finira mal pour nous.

ALPHONSE.

C'est possible... mais quand on est amoureux, quand on en perd la tête... quand on a affaire à un tuteur qui n'aime que les vieillards...

VICTOR.

Mr Rudmann, passe encore... mais votre oncle, que dira-t-il, lui qui ne peut souffrir le mariage ni pour lui ni pour les autres?... il est capable de vous déshériter.

ALPHONSE.

Mon oncle! mon oncle, qui jamais n'est venu ici, que personne n'y connaît!... et quel tort puis-je lui faire, dans cette circonstance?

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Contre sa tournure caduque,
J'ai changé mes vingt-cinq printems;
J'ai pris ses rides, sa perruque,
Et jusqu'à ses pas chancelans...
J'ai pris ses soixante ans, sa goutte,
Et bien loin de s'en offenser,
Mon cher oncle voudrait sans doute
Pouvoir toujours me les laisser.

En attendant, je vais signer le contrat en son nom; de là à l'église... et hâtons-nous, car jusqu'à ce moment je n'existerai pas... Surveille surtout ce Mr Olivier, ce petit cousin, qui me déplaît souverainement.

VICTOR.

Comment, monsieur, vous en êtes jaloux?

ALPHONSE.

Quand on a soixante ans, on est jaloux de tout le

monde... Si tu savais combien mon rôle est terrible!... tandis que je fais le piquet ou le whisk des grand' mamans, je vois Mathilde folâtrer et danser avec son cousin, le seul jeune homme qui, à cause de la parenté, ait accès dans la maison... et quand on est seul, on a tant de mérite!... A chaque instant il regarde Mathilde; il lui prend la main devant moi, sans se gêner... je suis censé avoir la vue basse... il lui parle à l'oreille, pour se moquer de moi, pour me tourner en ridicule... et je ne peux pas me fâcher; car, auprès du tuteur, je me suis vanté d'être un peu sourd... Mais, patience, je lui revaudrai cela: et aujourd'hui, aussitôt le mariage célébré, je me brouille avec toute la famille.

VICTOR.

Et sous quel prétexte?

ALPHONSE.

Est-ce que j'en ai besoin?... est-ce qu'à mon âge, on n'est pas humoriste, quinteux, bizarre?... la vieillesse a ses priviléges, et j'en profite... Mais juge donc quel triomphe... si malgré tout cela, je pouvais me faire aimer de Mathilde.

VICTOR.

Quoi! monsieur... elle ne se doute pas un peu?

ALPHONSE.

Comment lui faire un pareil aveu? Une jeune personne aussi modeste que timide pourrait-elle se prêter à une ruse semblable?... Non... elle ne connaîtra la vérité, que quand elle sera à moi... quand elle m'appartiendra: le lendemain de notre mariage.

UN DOMESTIQUE.

Une lettre pour monsieur le baron.

ALPHONSE.

« Le baron de Bruchsal. »... C'est bien cela...

(*Le domestique sort.*)

(*Alphonse lit.*) « Monsieur et très-honoré maître. » Qui m'écrit ainsi?... ce n'est pas toi?

VICTOR.

Non, monsieur.

ALPHONSE, continuant

« Vous avez bien raison, et moi aussi, de détester le

» mariage, il ne peut que porter malheur. C'était pour
» assister à celui de ma nièce, que vous m'aviez permis
» d'aller passer quinze jours au pays; mais ces repas de
» noce sont si longs, que la première quinzaine je suis
» resté à table, et la seconde, dans mon lit, sauf votre
» respect... » (*S'interrompant.*)

D'où diable me vient une pareille confidence? (*Regardant la signature.*) « Michel Goinffer. »

VICTOR.

N'est-ce pas le nom du vieux valet de chambre de votre oncle?... Comment lui écrit-il à Dusseldorf?

ALPHONSE.

Voyons. (*Continuant de lire.*) « Je vous prie donc, mon
» très-honoré maître, de ne pas vous mettre en colère,
» comme c'est votre habitude, si vous ne trouvez rien de
» prêt à l'hôtel, parce qu'il m'a été impossible d'arriver
» avant vous à Dusseldorf, comme vous me l'aviez or-
» donné... mais je sais que vous devez y être le 20... »

(*Parlé.*) O ciel! c'est aujourd'hui!...

(*Lisant.*) « Et je ferai mon possible pour m'y trouver
» le même jour, vous promettant bien que j'ai assez de
» noce comme ça.

» MICHEL GOINFFER. »

Me voici bien dans un autre embarras... mon oncle qui va arriver chez lui, dans son hôtel... quel parti prendre?

VICTOR.

Je vous le demande?...

ALPHONSE, après un moment de réflexion et d'incertitude.

Ma foi, le plus simple est de me marier sur-le-champ.

VICTOR.

Mais votre oncle, en arrivant, va descendre ici.

ALPHONSE.

Il ne m'y trouvera plus.

VICTOR.

Comment?

ALPHONSE.

La cérémonie terminée, je pars avec ma femme.

VICTOR.

Partir!... et où irez-vous?

ALPHONSE.

Au château de Ronsberg... à la terre de mon oncle... je serai toujours chez moi... Tu m'y joindras.

VICTOR.

Oui, monsieur.

ALPHONSE.

Guette le vieux Michel.

VICTOR.

Soyez tranquille.

ALPHONSE.

AIR *du quatuor de la Reine de seize ans.*

De la disgrâce
Qui nous menace,
Un trait d'audace
Peut nous sauver.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, OLIVIER *entre, et voyant Alphonse et Victor, il s'arrête au fond pour les écouter.*

ALPHONSE, *à Victor.*

Mais, sentinelle
Sûre et fidèle,
Sache avec zèle
Tout observer.
Pour couronner notre entreprise,
A mon cocher donnant le mot,
Je veux, au sortir de l'église,
Enlever ma femme aussitôt.

OLIVIER, *à part.*

Qu'entends-je, ô ciel! et quel complot!

ALPHONSE.

Dans leur château, monsieur, madame,
Tous les deux iront se cacher...

OLIVIER.

Vouloir nous enlever sa femme!...
Je saurai bien l'en empêcher.

ALPHONSE ET VICTOR.

De la disgrâce
Qui nous menace,
Ce trait d'audace
Peut nous sauver;
Valet fidèle,
Fais sentinelle,
Sache avec zèle
ENSEMBLE. Tout observer.

OLIVIER.

De la disgrâce
Qui nous menace,
Un trait d'audace
Peut nous sauver;
Cousin fidèle,
Fais sentinelle,
Sache avec zèle
Tout observer.

(*Alphonse et Victor entrent dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE VIII.

OLIVIER, *seul.*

Enlever ma cousine!... l'emmener au château de Ronsberg!... nous saurons bien les y retrouver... et je vais d'abord, de la part du mari, y inviter toute la famille, et même ma tante, qui, par bonheur, n'est pas encore partie... Puisqu'ils veulent être seuls, ce sera un bon tour à leur jouer...

(Il s'assied à la table, et écrit.)

SCÈNE IX.

OLIVIER, *à la table*, MICHEL, *en veste de voyage, et une valise sous le bras.*

MICHEL, le nez en l'air.

Pas mal, pas mal... notre nouvel hôtel est assez bien! je suis content du rez-de-chaussée et du grand escalier... mais il faudra voir les chambres de domestiques... c'est l'essentiel... Par exemple je n'ai pas encore aperçu une figure de connaissance... ce qui me fait espérer que monsieur, ni ses gens ne sont pas encore arrivés... (*Apercevant Olivier.*) Qu'est-ce que je vois là? un étranger.....

(*ôtant son chapeau*) quelqu'un sans doute qui venait pour mon maître... et qui s'écrit en son absence.

OLIVIER, appelant sans se déranger.

Holà ! quelqu'un des gens de Mr de Bruchsal.

MICHEL, s'avançant.

Voilà, monsieur.

OLIVIER.

Je n'avais pas encore vu celui-là.

MICHEL.

J'arrive à l'instant; depuis trente ans j'ai l'honneur d'être le valet de chambre de Mr le baron et l'avantage d'être son intendant ! Oserais-je demander ce qu'il y a pour le service de monsieur ?

OLIVIER.

Des commissions à faire de la part de ton maître.

MICHEL, surpris.

De mon maître... il est donc ici ?...

OLIVIER.

Et où veux-tu qu'il soit ?

MICHEL.

Il est donc arrivé... aujourd'hui, de bien bonne heure?...

OLIVIER.

Aujourd'hui !.. voilà plus de trois semaines.

MICHEL.

Est-il possible ! et depuis quand monsieur s'avise-t-il d'avoir comme ça des idées, de lui-même et sans m'en prévenir?.. il me dit : « Je ne serai à Dusseldorf que le 20, je » n'y serai pas avant. » Et moi qui me fiais là-dessus, et qui étais tranquillement à être malade.

OLIVIER.

Est-ce qu'il te doit des comptes?.. est-ce qu'il ne peut pas changer ?

MICHEL.

Non, monsieur... c'est toujours, chez nous, arrêté et réglé d'avance !.. depuis trente ans, monsieur se lève et se couche à la même heure...

AIR *du Ménage de garçon.*

Son costume est toujours le même ;

Habit brun, cheveux à frimas!...
Il a toujours même système,
Mêmes amis, mêmes repas...
Quel bon maître! il ne change pas!...
Enfin, lorsque la destinée
L'met en colèr' le jour de l'an...
Il s'y maintient toute l'année,
Tant il a peur du changement.

Et m'exposer à être en retard!.. ne pas me prévenir!..

OLIVIER se levant.

Il avait bien autre chose à penser, surtout au moment de son mariage!..

MICHEL, stupéfait.

Son mariage!.. qu'est-ce que cela signifie?

OLIVIER.

Que ton maître se marie!

MICHEL.

Mon maître... le vieux conseiller... le baron Bruchsal?

OLIVIER.

Lui-même.

MICHEL avec colère.

Monsieur, vous l'insultez... et je ne souffrirai pas...

OLIVIER.

Ah! çà, à qui en a-t-il donc.?.. je te dis de porter à l'instant toutes ces lettres à la famille de sa femme.

MICHEL.

De sa femme... est-ce que ce serait vrai?

(*On entend dans la coulisse la ritournelle du chœur suivant.*)

OLIVIER, à Michel.

Tiens!... tiens!... entends-tu?... on m'appelle...

CHŒUR EN DEHORS.

AIR *du Maçon.*

ENSEMBLE.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Quel beau jour! quel plaisir!
Allons, que l'on s'empresse,
Il est tems de partir.

OLIVIER.

Quels accens d'allégresse
Viennent de retentir?
On m'appelle, on s'empresse;
La noce va partir.
Quel beau jour! quelle ivresse!

ENSEMBLE.

MICHEL.

Je n'en puis revenir.

OLIVIER.

On m'appelle, on s'empresse,
La noce va partir.

MICHEL.

De douleur, de tristesse,
Ah! je me sens mourir.

LE CHŒUR EN DEHORS.

La noce va partir.

(*Olivier sort en courant.*)

(*On entend en dehors :*) La porte!... la voiture de la mariée!... rangez-vous!...

SCÈNE X.

MICHEL, *ensuite* VICTOR, *qui entre au moment où Michel regarde par la fenêtre.*

MICHEL seul.

C'est donc pour cela qu'il m'a trompé, qu'il m'a éloigné... il craignait ma vue et mes reproches... (*Regardant par la fenêtre.*) Ah! mon Dieu, oui! ce tapage, ce monde qui se presse...ces pauvres qui encombrent la rue; et sur toutes les physionomies, cet air triste et lugubre... c'est bien une noce... ah! mon Dieu, le voilà... le voilà qui monte en carrosse... je ne vois que son dos... mais c'est bien lui... rien qu'à son habit brun, et sa perruque, je le reconnaîtrais entre mille!... il n'y a plus à en douter!...

VICTOR à part, après avoir regardé par la fenêtre *.

Bon! les voilà partis... nous sommes sauvés!...

MICHEL.

Je ne sais pas si c'est l'idée; il me semble déjà maigri, et rapetissé...

VICTOR le saluant.

N'est-ce pas à monsieur Michel que j'ai l'honneur de parler?

MICHEL.

Lui-même... Que me veut encore celui-là?

VICTOR.

C'est moi qui, en votre absence... occupais, par *interim*... la place de valet de chambre.

---

* Victor, Michel.

MICHEL.

Un nouveau domestique !.. et un jeune homme encore ! je vous dis que, quand je ne suis pas là, il ne fait que des étourderies, et je n'aurais jamais dû le quitter... surtout depuis sa dernière maladie; car, il a beau dire, sa tête n'est plus la même; et on aura profité de sa faiblesse, de son inexpérience pour le sacrifier...

VICTOR.

Y pensez-vous ? une femme charmante!

MICHEL.

Raison de plus ! mon pauvre maître... un si brave homme!... un si honnête homme!... quelle perte j'ai faite là!

VICTOR.

Un instant, il n'est pas encore défunt.

MICHEL.

C'est tout comme... il n'en vaut guère mieux... et je ne pourrai jamais me faire à le voir marié... c'est plus fort que moi;... lui qui me répétait, il n'y a pas encore dix ans... « Tiens, mon vieux Michel, ne nous marions jamais, nous » en serons plus heureux, nous vieillirons ensemble. » Et après trente ans de service... voir arriver une femme!... comme ça va tout changer... tout bouleverser... il ne m'obéira plus, d'abord... c'est sûr. (*S'essuyant les yeux.*) Enfin... puisque c'est sans remède... je vais toujours me rendre à la cérémonie... pour assister...

VICTOR, à part.

Ah! diable! (*Haut.*) Y pensez-vous? dans ce costume? quand tous ses gens ont des livrées neuves... vous allez faire scandale...

MICHEL.

C'est juste... c'est juste .. l'étiquette avant tout... quelle que soit la conduite de monsieur envers moi..... il faut encore lui faire honneur... je vais mettre mes plus beaux habits. (*Sanglotant et reprenant sa valise.*) Je vais aussi préparer mon bouquet et mon compliment... mon pauvre maître! (*A Victor.*) Où sont les chambres de domestiques, monsieur?

VICTOR, le poussant et lui montrant la porte à droite.

Au quatrième, de ce côté... allez vite ; car la cérémonie doit être avancée...

MICHEL, sortant.

Ah! c'est un coup dont je ne me relèverai pas!... ni monsieur non plus ! (*Il sort.*)

(On entend le bruit d'une voiture qui entre dans la cour.)

VICTOR, seul.

Dieu merci... nous en voilà débarrassés... il était tems... j'ai entendu une voiture entrer dans la cour et je tremblais... (*Il regarde par la fenêtre.*) Et mais, ce n'est pas de la noce!... un landau de voyage! des chevaux de poste... ah! mon Dieu! quoique je ne l'aie jamais vu... rien qu'au costume, c'est notre oncle, j'en suis sûr... le voilà qui monte... ma foi... laissons-le s'en tirer comme il pourra, et courons rejoindre mon maître. (*Il sort de côté.*)

SCÈNE XI.

M. DE BRUCHSAL, *arrivant par le fond.*

Michel!... Michel!... comment, morbleu!... personne!... toutes les portes ouvertes... cela fait une maison joliment tenue... et une belle manière de prendre possession.... (*Il regarde autour de lui.*) Mais où diable s'est donc fourré ce maudit concierge? et ce paresseux de Michel! il devrait être ici depuis long-tems.... il m'a fait sans doute préparer un appartement, un bon feu; mais je ne sais où... je ne connais pas mon hôtel... je suis harassé... et pour m'achever... attendre une heure dans la rue; un embarras, une queue de voitures qu'il a fallu laisser défiler devant moi. (*Se jettant dans un fauteuil.*) On m'a dit que c'était une noce... (*Haussant les épaules.*) Hum! encore un imbécile qui était fatigué d'être heureux. Je vous demande à quoi ça sert de se marier?.... à se rendre l'esclave d'une coquette ou d'une prude... ou d'une folle... et avoir toujours l'argent à la main; car c'est là tout le rôle d'un mari.... des complimens à recevoir et des mémoires à payer... Ce pauvre benêt, que je viens de rencontrer, va-t-il en avoir... la corbeille... le repas... le..... Quelle est cette figure?

SCÈNE XII.

Mr DE BRUCHSAL, UN CHEF D'OFFICE.

Mr DE BRUCHSAL.

Que voulez-vous, mon ami?

LE CHEF D'OFFICE.

Pardon, monsieur... je désirerais parler à Mme ou à Mr de Bruchsal...

M. DE BRUCHSAL, avec humeur.

Madame!... Mr de Bruchsal, c'est moi.

LE CHEF D'OFFICE.

Vous, monsieur!... eh bien, je m'en doutais presque; parce qu'à la tournure, quoique je n'eusse pas encore eu l'honneur de voir monsieur... (*D'un air satisfait.*) Monsieur a-t-il été content du déjeûner?

M^{r} DE BRUCHSAL, le regardant.

Du déjeûner?...

LE CHEF D'OFFICE.

Celui que m'a commandé votre valet de chambre.

M^{r} DE BRUCHSAL, à part.

Voyez-vous, ce gourmand de Michel...

LE CHEF D'OFFICE.

Ce n'était qu'un ambigu, comme monsieur l'avait désiré... mais le dîner de noce sera beaucoup mieux.

M^{r} DE BRUCHSAL.

Le dîner de noce... et quelle noce?

LE CHEF D'OFFICE.

La vôtre.

M^{r} DE BRUCHSAL.

La mienne!...

LE CHEF D'OFFICE.

Je pense du moins que la cérémonie est terminée, puisque vous voilà de retour.

M^{r} DE BRUCHSAL.

Je suis marié!... moi?

LE CHEF D'OFFICE.

De ce matin... c'est un mariage qui fait assez de bruit... la file des voitures tenait toute la rue.

M. DE BRUCHSAL, se levant.

Toute la rue!... est-ce que par hasard ce serait ma noce que j'ai vu passer?

LE CHEF D'OFFICE.

Eh ! oui, monsieur... toute la ville vous le dira.

Mr DE BRUCHSAL, s'emportant.

Eh ! morbleu, toute la ville a perdu la tête, et vous aussi... je suis garçon... grâce au ciel, et si vous en doutez encore... tenez, voilà mon domestique qui vous le certifiera... Arrive donc...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL, *en toilette et le bouquet à la main; il sort de l'appartement à droite.*

MICHEL, d'un air composé *.

Permettez, monsieur, que je joigne mes félicitations..

Mr DE BRUCHSAL.

Te voilà... c'est bien heureux !...

MICHEL, cherchant à retenir ses larmes.

Oui, monsieur... oui... je suis peut-être en retard, ça n'est pas de ma faute... (*Sanglotant.*) Ah ! monsieur... ah, notre maître ! qui m'aurait dit cela de vous !

Mr DE BRUCHSAL.

Hein !... qu'est-ce que c'est ?

MICHEL.

Pardon... j'ai tort de vous en parler... car, enfin, la sottise est faite... et puisque c'est fini... je souhaite que votre femme vous rende aussi heureux que vous le méritez.

Mr DE BRUCHSAL.

Ma femme !...

LE CHEF D'OFFICE.

Vous l'entendez ?...

Mr DE BRUCHSAL.

Et toi aussi ! tu oses me soutenir que je suis marié ?

MICHEL.

Hélas, monsieur, j'étais comme vous... je ne voulais pas le croire !... il a fallu que je le visse de mes propres

---

* Michel, M. de Bruchsal, le Chef d'office.

yeux... oui, notre maître, je vous ai vu tout-à-l'heure monter dans la voiture de la mariée...

Mr DE BRUCHSAL, hors de lui.

Tout-à-l'heure!...

MICHEL.

Oui, monsieur.

Mr DE BRUCHSAL.

Écoute, Michel : si c'était un autre que toi, je t'aurais déjà fait sauter par la fenêtre... mais je ne puis croire qu'un vieux et fidèle serviteur ose se jouer à ce point... je ne me suis pas marié, cependant, sans m'en apercevoir... que diable, je suis bien éveillé... je suis dans mon bon sens... j'ai bien ma tête à moi...

MICHEL.

Vous le croyez, monsieur; c'est ce qui vous trompe... je vous ai toujours dit que depuis votre dernière maladie...

M. DE BRUCHSAL, le repoussant.

Va-t'en au diable...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, UN BIJOUTIER, LINGÈRES, MODISTES, FOURNISSEURS, *des mémoires à la main.*

CHŒUR.

AIR : *Au lever de la mariée* (du MAÇON).

Nous venons tous rendre hommage
A monsieur le marié...
(*Présentant tous leurs mémoires à M. de Bruchsal.*)
Le bonheur d'un bon ménage
Ne peut être trop payé ;
Nous venons tous rendre hommage
A monsieur le marié.

M. DE BRUCHSAL, *étourdi.*

Non, je ne sais si je veille !
(*Aux fournisseurs.*)
Qu'est-ce donc ?... et que voulez-vous ?...

LE BIJOUTIER.

Les mémoires... pour la corbeille...

UNE MODISTE, *présentant le sien.*
Frais de noce, trousseau, bijoux.
LE BIJOUTIER, *de même.*
Dix mille florins!... c'est pour rien!
MICHEL.
Là, monsieur... je le disais bien!

M. DE BRUCHSAL.

Comment, morbleu!...

REPRISE DU CHŒUR.

Nous venons tous rendre hommage, etc.

M. DE BRUCHSAL.

Un instant... un instant... (*Aux fournisseurs.*) Qui vous a dit de m'apporter ces mémoires?

LE BIJOUTIER.

C'est votre valet de chambre, monsieur.

M. DE BRUCHSAL, courant à Michel.

Comment, drôle, c'est toi?

MICHEL, se débattant.

Eh! monsieur, prenez donc garde... ce doit être l'autre... votre nouveau.

M. DE BRUCHSAL.

Mon nouveau!...

MICHEL.

Vous voyez, monsieur: pour un instant que je vous laisse seul, vous avez de jeunes domestiques.... vous avez fait des dettes.... vous avez fait un mariage..... vous aurez bientôt cinq ou six enfans.

M. DE BRUCHSAL.

Des enfans!

MICHEL.

Oui, monsieur... maintenant vous êtes capable de tout.

M. DE BRUCHSAL.

Je le deviendrai!... Et sur quelles preuves oses-tu me soutenir...

MICHEL.

Des preuves!... encore une que j'oubliais, et que j'ai là dans ma poche... des lettres d'invitation que vous envoyez à votre nouvelle famille. (*Il lui montre plusieurs lettres.*)

M. DE BRUCHSAL.

Des lettres... (*En lisant quelques-unes.*) Eh! oui, je les invite à venir à mon château de Ronsberg, où je me rends avec ma femme... Ah! quel que soit l'imposteur, je le tiens maintenant. (*A Michel.*) Vite, mes chevaux, ma voiture!...

(Il va pour sortir.)

FINAL.

AIR *du final du* 1er *acte du* PLUS BEAU JOUR DE LA VIE.

LES FOURNISSEURS, *s'opposant à sa sortie.*

Eh quoi! partir... sans solder ma facture!
Non, non, monsieur... c'est une horreur!

M. DE BRUCHSAL.

Je ne dois rien... allez vous-en au diable.

LES FOURNISSEURS, *lui barrant le passage.*

Comme mari... vous êtes responsable,
Et vous paierez...

M. DE BRUCHSAL, *furieux.*

Quel complot effroyable!

MICHEL.

Quel embarras!

TOUS.

Vous ne partirez pas.

MICHEL, *le calmant.*

Monsieur... monsieur...

M. DE BRUCHSAL.

Redoutez ma colère!

MICHEL, *à part.*

Dieux! il va se faire
Une mauvaise affaire!

LE CHŒUR.

Songez-y, monsieur, la justice est sévère;
Payez-nous, ou bien nous arrêtons vos pas.

M. DE BRUCHSAL.

Craignez ma colère!

TOUS.

Non, non, point d'affaire!

MICHEL, *à son maître.*

Payez-les... sinon nous resterons en gage.

M. DE BRUCHSAL, *tirant son portefeuille.*

Morbleu! c'est bien dur, et de bon cœur j'enrage.

TOUS.

Je vois que monsieur va se montrer plus sage!...

M. DE BRUCHSAL, *leur donnant des billets.*

Tenez... votre argent... le voici!
Quel ennui!

ENSEMBLE.

Dix mille florins! quel tour abominable!...
Le mari
Morbleu! me paiera tout ceci!

MICHEL, *le regardant.*

Quel joli moment!... comme c'est agréable
De jouer ainsi
Le rôle de mari.

TOUS, *recevant de l'argent.*

Je l'avais bien dit, il devient raisonnable;
C'est toujours ainsi
Que finit un mari.

TOUS, *l'entourant et le saluant.*

Ah! monsieur, pardon... recevez notre hommage;
L'amour vous sourit, le plaisir vous attend...
Combien il est doux l'instant du mariage;
Pour un tendre époux quel moment enivrant!...
Nous bénissons tous un si beau mariage;
Recevez nos vœux et notre compliment.

ENSEMBLE.

TOUS.

Adieu, bon voyage!
Ah! pour vous quel moment!

M. DE BRUCHSAL ET MICHEL.

De bon cœur j'enrage?...
Sans perdre un instant mettons-nous en voyage;
Cet hymen vraiment
Aura fait mon tourment!
Partons sur-le-champ.

(*Il sortent tous en entourant M. de Bruchsal et Michel.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon de campagne ouvrant sur des jardins ; porte au fond ; portes latérales ; deux croisées au fond ; à droite, la porte de l'appartement de Mathilde ; à gauche, un guéridon chargé de viandes froides, de fruits, etc., avec deux couverts.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, ALPHONSE, DEUX FEMMES DE CHAMBRE *qui portent des cartons ;* ensuite VICTOR.

(Ils entrent par le fond; Mathilde donne à une de ses femmes son schall et son chapeau ; Alphonse jette de côté son manteau de voyage.)

ALPHONSE, donnant la main à Mathilde.

N'êtes-vous pas trop fatiguée, ma chère amie ?

MATHILDE, s'asseyant.

Un peu... les chevaux allaient si vite... je me sens encore toute étourdie... mais ce ne sera rien.

ALPHONSE.

Je vous demande pardon de ce brusque départ... j'ai voulu vous épargner les curieux, les visites..... on m'en avait annoncé qui ne nous auraient pas été agréables...

MATHILDE.

Vous avez très-bien fait, monsieur.

ALPHONSE.

Et puis, dans ces premiers momens..... on n'est pas fâché d'être seuls... et chez soi.... Dans cette terre du moins, nous ne craindrons pas les importuns. (*Regardant la table.*) Je vois avec plaisir que Victor a fait exécuter mes ordres..... Vous avez besoin de prendre quelque chose, n'est-ce pas? un fruit... une tasse de thé..... justement j'en ai demandé en descendant de voiture... Eh ! tenez, le voilà...

VICTOR, sortant du cabinet à gauche, apporte un plateau qu'il pose sur le guéridon, et, s'approchant d'Alphonse, il lui dit à voix basse :

A mon départ l'ennemi était maître de la place.

ALPHONSE, bas à Victor.

Il était tems de se sauver. (*Haut.*) C'est bien, laissez-nous... (*Aux femmes de chambre, en leur montrant la porte à droite.*) Voici l'appartement de votre maîtresse ; vous pouvez le préparer, et vous retirer par le petit vestibule. Nous n'aurons plus besoin de vous.

(Les femmes entrent dans l'appartement, et Victor sort par le fond.)

SCÈNE II.

MATHILDE, ALPHONSE.

MATHILDE, à part, un peu inquiète.

Ah ! mon Dieu... on nous laisse seuls.

DUO.

AIR : *Di piacere mi balza il cor.*

ALPHONSE, *à part.*

Près de ma femme
Me voici donc... pour mon cœur doux instans !...
Ah ! qu'à ma flamme
Il tarde, hélas ! de n'avoir déjà plus soixante ans.

MATHILDE, *à part.*

Mon trouble augmente.

ALPHONSE.

Qu'avez-vous donc ?... quel effroi
Près de moi ?...

MATHILDE.

Non !... mais ma tante...
Je la croyais en ces lieux.

ALPHONSE.

J'exaucerai vos vœux.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Non, plus d'effroi !
Et, près de moi,
Que mon mari
Soit mon meilleur ami.

ALPHONSE.

Oui, sans effroi
Regardez-moi :
Votre mari
N'est-il pas votre ami ?

(*Alphonse conduit Mathilde à la table, la fait asseoir, et s'assied auprès d'elle à sa gauche.*)

ALPHONSE.

Permettez que je vous serve... (*Il verse le thé, et lui offre des fruits.*) Ces petits soins ont tant de charmes : c'est un si grand bonheur. . d'être là... dans son ménage... de pouvoir s'occuper uniquement de celle qu'on aime.... et qui vous appartient pour toujours. (*Mathilde soupire involontairement.*) (*A part.*) Ah! mon Dieu! ce mot la fait soupirer. (*Haut et inquiet.*) Qu'est-ce que c'est, chère amie?.. quelle inquiétude, quel chagrin vous tourmente?

MATHILDE.

Moi, monsieur?

ALPHONSE.

Auriez-vous déjà des regrets?..... ou peut-être quelqu'autre souvenir?...

MATHILDE.

Quoi, vous pourriez penser?...

ALPHONSE.

Quand ce serait vrai, il n'y aurait rien d'étonnant! et je pardonne d'avance...

MATHILDE.

Bien vrai! cela ne vous fâchera pas?

ALPHONSE, à part.

Ah! mon Dieu! (*Haut avec trouble.*) Il y a donc quelque chose?

MATHILDE, timidement.

Je conviens que je m'étais fait d'avance du mariage... et surtout de mon mari, une idée... un portrait...

ALPHONSE.

Qui me ressemble?...

MATHILDE, de même.

Très-peu!... Je me figurais quelqu'un qui aurait à peu près vos traits, vos manières, toutes les bonnes qualités que j'aime en vous, mais toutes ces qualités là j'aurais voulu...

ALPHONSE.

Eh bien...

MATHILDE.

Qu'il les eût depuis moins long-tems.

(Ils quittent la table, et viennent sur le devant de la scène. Mathilde se trouve à droite du spectateur.)

ALPHONSE.

Je comprends, qu'il fût plus jeune.

MATHILDE, vivement.

Oui, qu'il eût mon âge! et des yeux si expressifs.. une voix si tendre...

ALPHONSE, souriant.

Enfin, un portrait de fantaisie... qui ne ressemblât à rien...

MATHILDE.

Si... je crois que cela ressemblait à quelqu'un.

ALPHONSE, à part.

O ciel!

MATHILDE.

Quelqu'un que j'ai rencontré, avant mon mariage.

ALPHONSE, vivement.

Et vous osez!...

MATHILDE, effrayée.

Non... monsieur... non, je n'ose pas! c'est parce que vous m'avez dit que cela vous ferait plaisir..... car, sans cela...

ALPHONSE.

En effet, vous avez raison. (*A part.*) Maudite curiosité! (*Haut.*) Achevez, je vous en prie!.... Vous disiez que ce jeune homme...

MATHILDE.

Ai-je dit un jeune homme? je n'en sais rien, car je l'ai si peu vu... trois ou quatre fois, à un bal que donnait un de nos voisins, un banquier de Dusseldorf...

ALPHONSE, avec joie.

Qu'entends-je! et son nom?

MATHILDE.

Ah! mon Dieu, monsieur, vous devez le connaître... car, d'après quelques mots qui lui sont échappés, j'ai toujours pensé depuis qu'il devait être un de vos parens, et sans doute votre neveu.

ALPHONSE.

Ah! que je suis heureux!

MATHILDE.

Et de quoi donc?

ALPHONSE.

AIR : *A soixante ans.*

Je peux trembler qu'un autre ne vous aime;
Mais un neveu!... je le vois sans chagrin ;
Car mon neveu, c'est un autre moi-même,
Ce qui me plaît, il le trouve divin,
Et ce que j'aime, il l'adore soudain!...
Aussi, mes biens et mes trésors, ma chère,
Tout ce que j'ai de mieux en ce moment,
Tout, après moi, lui revient... il le prend ;
Et je vois sans trop de colère
Qu'il commence de mon vivant.

MATHILDE.

Vraiment! si je l'avais su! moi qui craignais de vous en parler.

ALPHONSE.

Au contraire... ne me laissez rien ignorer... Racontez-moi tous les détails... dites-moi ce que vous pensez de lui.

MATHILDE.

Beaucoup de bien... d'abord, il vous ressemble beaucoup... et un jour que nous causions en dansant... car on danse pour causer ; il me dit qu'il s'appelait Alphonse de Bruchsal... qu'il habitait ordinairement Berlin, mais qu'il serait heureux de se fixer à Dusseldorf, de m'y revoir...

ALPHONSE.

Voilà tout?

MATHILDE.

Oui, monsieur.

ALPHONSE, lentement et la regardant.

C'est singulier... je croyais qu'il vous avait pris la main et qu'il l'avait serrée...

MATHILDE, troublée.

Comment?... c'est vrai, monsieur, je l'avais oublié. (*A part.*) Ah! mon Dieu, comme il faut prendre garde avec les maris. (*Haut.*) Qui donc a pu vous apprendre?

ALPHONSE.

Voyez, Mathilde, comme il faut toujours dire la vérité à son époux... Tout ce que vous venez de me raconter, je le savais d'avance et de mon neveu lui-même.

MATHILDE.

Ah ! c'est bien mal à lui... c'est bien indiscret... je ne l'aurais pas cru.... et je n'avais pas besoin de cela pour l'oublier.... car, je vous l'ai dit, monsieur, j'y pensais si peu, si peu, que cela ne valait pas la peine d'en parler... seulement, et d'après ce qu'il m'avait dit de lui, de sa famille, il me semblait que cela annonçait des intentions, et j'attendais toujours qu'il se fît présenter chez nous; lorsqu'un soir on annonce M. de Bruchsal. Ce nom fit battre mon cœur... je levai la tête... mais ce n'était point lui. (*Baissant les yeux.*) C'était vous, monsieur... l'accueil que je vous fis d'abord, vous ne le dûtes, j'en conviens, qu'à mes souvenirs... à cette ressemblance... mais plus tard, vos bontés seules ont appelé ma confiance.... mon affection.... vous savez le reste. (*Vivement.*) Voilà la vérité, monsieur; vous connaissez le fond de ma pensée, et je vous jure désormais de n'en plus avoir une seule qui ne soit pour vous.

ALPHONSE.

Ah! ma chère Mathilde!...

AIR *de Délia.*

A ton bonheur je consacre ma vie.

MATHILDE.

De ses bontés que mon cœur est ému!

ALPHONSE.

Par tes attraits mon ame est rajeunie.

MATHILDE.

D'où vient ce trouble à mes sens inconnu?

ALPHONSE.

Et toi, Mathilde? et toi, m'aimeras-tu?

MATHILDE.

Oui, je crois que je vous aime
Comme... un mari...

ALPHONSE.

C'est bien peu!

MATHILDE.

Prenez garde? je vais même
Vous aimer comme un neveu.

ALPHONSE, à ses genoux.

Ah! je n'y résiste plus... Mathilde... ma bien aimée... apprends donc...

SCÈNE III.

OLIVIER, ALPHONSE, MATHILDE.

OLIVIER.

A merveille !...

MATHILDE.

Mon cousin Olivier !

ALPHONSE, toujours à genoux.

Au diable la famille...

OLIVIER, lui donnant la main.

Faut-il vous aider... à vous relever?... les amis sont toujours là...

ALPHONSE.

Quoi, monsieur, c'est vous !...

OLIVIER.

Moi-même... j'ai bien pensé que vous vous ennuieriez ici tout seuls... l'hymen est un tête-à-tête qui dure si long-tems... j'ai couru chez ma tante, et je l'ai décidée à m'accompagner.

MATHILDE.

Ma tante !... elle serait ici?...

OLIVIER.

Sans doute..... vos femmes l'ont fait entrer dans la chambre de la mariée... elle vous attend.

MATHILDE.

J'y cours... (*S'arrêtant devant Alphonse.*) Vous permettez, monsieur?

OLIVIER.

Est-ce qu'il y a besoin de permission ?

ALPHONSE.

Allez, ma chère Mathilde, disposez-la à me recevoir... je vous rejoins bientôt..... (*bas*) nous reprendrons notre entretien.

OLIVIER, donnant la main à Mathilde et la conduisant à son appartement.

Eh bien! vous ne me remerciez pas, ma cousine?

MATHILDE, lui tendant la main qu'il baise.

Oh ! si fait... vous êtes charmant.

(Elle entre dans son appartement, Olivier se dispose à la suivre.)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, OLIVIER.

ALPHONSE, à part.

Décidément, je ne pourrai jamais m'habituer au système des cousins.

(Au moment où Olivier va entrer dans l'appartement de Mathilde, Alphonse accourt, et l'arrête en lui disant :)

Où allez-vous donc, cousin ?...

OLIVIER.

Mais je... (*A part.*) Il est vexé, tant mieux... je lui apprendrai à me jouer de ces tours là !..... (*Haut.*) J'espère, cousin, que vous êtes content de nous voir.

ALPHONSE, brusquement.

Du tout.

OLIVIER.

Il a une franchise originale.

ALPHONSE.

Qui vous a prié d'amener Mme de Linsbourg ?

OLIVIER.

Le sentiment des convenances... ma cousine n'ayant plus de mère, la présence de sa tante était indispensable... c'est de droit .. c'est l'usage.

ALPHONSE.

Eh ! monsieur... on se passera d'elle et de vous.

OLIVIER.

Vous vous vantez, et vous serez peut-être bien aise de nous avoir... Vous ne vous étiez occupé, ni du bal, ni du souper ; mais moi qui pense à tout, j'ai pris sur moi.....

ALPHONSE.

De quoi faire ?

OLIVIER.

D'amener des convives et des violons... deux cents personnes qui vont arriver.

ALPHONSE.

J'en suis fâché, monsieur... Ils passeront la nuit à la belle étoile ; car ils n'entreront pas.... Mais je ne vous empêche pas d'aller les rejoindre.

OLIVIER.

Hein ! qu'est-ce que c'est?... (*A part.*) Le petit vieillard devient aussi trop brutal... (*A Alphonse.*) Savez-vous, cousin, que cette phrase aurait l'air de me mettre à la porte?

ALPHONSE.

Vraiment!

OLIVIER.

Et que, quoique parent, je serais obligé de...

ALPHONSE, vivement.

Il serait possible!... comme vous voudrez, monsieur... je suis à vous.

OLIVIER.

Qu'est-ce qu'il dit? je crois qu'il accepte.

ALPHONSE.

Ici même, et sur-le-champ.

OLIVIER.

Ah! çà, qu'est-ce qu'il lui prend donc? il paraît qu'il est encore vert.

Air *de Turenne.*

Je ne pourrais le souffrir de tout autre;
Mais votre titre ici retient mon bras...
De ma famille, en ce moment la vôtre,
L'honneur m'est cher... et dans le monde, hélas!
De ce duel que ne dirait-on pas?
Je suis galant, ma cousine est gentille,
Et me tuer, c'est vous donner à vous
Un ridicule...

ALPHONSE, *avec ironie.*

Eh! non, c'est, entre nous,
En ôter un à la famille.

OLIVIER.

Monsieur, je pardonne tout, excepté une épigramme... et je suis à vous.

ALPHONSE.

Air *de Cendrillon.*

Cela suffit... dans l'instant au jardin...

OLIVIER.

Que ce rendez-vous a de charmes!

ALPHONSE.

Vous choisirez et l'endroit, et les armes.

OLIVIER.

C'est un gaillard que monsieur mon cousin;
Est-il pressé!... malgré ses cheveux blancs
Vouloir, morbleu! sans rien entendre,
Se faire ainsi tuer à soixante ans:
Ne pouvait-il donc pas attendre?

ENSEMBLE.

C'est convenu; ce soir, dans ces jardins,
A ce rendez-vous plein de charmes,
Nous nous rendrons chacun avec nos armes;
Nous nous battrons en amis, en cousins.

(*Olivier sort par le fond.*)

SCÈNE V.

ALPHONSE, *seul.*

Oui, morbleu, je suis enchanté!.. j'avais besoin de trouver quelqu'un sur qui ma colère pût tomber..... et j'aime mieux donner la préférence au cousin... après cela du moins je serai tranquille dans mon ménage.

SCÈNE VI.

ALPHONSE, VICTOR.

VICTOR, accourant.

Alerte! alerte! monsieur...

ALPHONSE.

Qu'est-ce donc?

VICTOR.

Nous sommes débusqués, l'oncle nous suit à la piste!...

ALPHONSE.

Mon oncle!...

VICTOR.

Sa voiture est au bas du perron.

ALPHONSE, troublé.

Dieux! serait-il instruit!...

VICTOR.

Je l'ignore..... mais ne perdez pas une minute..... sauvez-vous...

ALPHONSE.

Eh ! où cela ?... ah ! chez ma femme..... arrivera ce qui pourra. (*Il va pour ouvrir la porte de Mathilde qui est fermée.*)

Mme DE LINSBOURG, en dedans.

On n'entre pas...

ALPHONSE.

C'est la tante... que le diable l'emporte !... Il faut pourtant que je voie Mathilde... que je lui parle... Eh ! mais la fenêtre qui donne sur la terrasse... je pourrai, quand la tante se sera retirée...

VICTOR, aux aguets.

Voici votre oncle... dépêchons-nous !....

ALPHONSE, sautant par la fenêtre.

Eh ! vite...

(Il disparaît par la fenêtre à droite et Victor sort par la gauche ; tandis que M. de Bruchsal et Michel entrent par le fond.)

SCÈNE VII.

Mr DE BRUCHSAL, MICHEL.

(Ils arrivent comme des gens harassés.)

Mr DE BRUCHSAL.

Allons, Michel, arrive donc !...

MICHEL, d'un ton piteux.

Voilà, monsieur. (*Soupirant.*) Quel métier... six lieues de poste ventre à terre, et par des chemins affreux !...

M. DE BRUCHSAL, s'asseyant.

C'est vrai... je suis brisé...

MICHEL.

Et moi donc ! Quand je vous disais, monsieur, que le mariage ne vous valait rien !...

M. DE BRUCHSAL.

Tu vas encore recommencer ?

MICHEL.

Non, non; j'ai tort... vous m'avez donné votre parole d'honneur que vous n'étiez pas marié... je dois vous croire jusqu'à preuve contraire !... mais, au nom de Dieu, prenez un peu de repos ... car, avec ce train de vie là, vous ne pouvez pas aller loin. (*Il lui montre la table.*) Justement... tenez... voilà une table qui vient d'être servie.... et un poulet qui a une mine !...

M. DE BRUCHSAL.

Ah! ah! je ne pense pas que ce soit pour nous... mais ma foi je suis chez moi... et ça ne pouvait pas venir plus à propos.

MICHEL.

Oui, monsieur, croyez-moi... mangez, prenez des forces, vous en avez besoin... on ne sait pas ce qui peut arriver...

(M. de Bruchsal se met à table; Michel le sert.)

M. DE BRUCHSAL, déployant sa serviette.

Il paraît que mon *Sosie* ne se laisse manquer de rien.

MICHEL, regardant avec envie.

Dame ! quand on se trouve dans une bonne maison !... Au moins ces petites promenades coup sur coup ont l'avantage de vous faire connaître vos propriétés...

M. DE BRUCHSAL.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Tout vient confondre ma raison,
Tant l'aventure est peu commune;
Est-ce un rêve ? une illusion?...

MICHEL, *le servant.*

Non... ce repas n'en est pas une!
Ne l'épargnez pas, croyez-moi,
Et qu'ici rien ne vous dérange;
Car, de tous les biens, je le voi,
Le plus sûr est celui qu'on mange.

M. DE BRUCHSAL, mangeant.

C'est singulier que nous n'ayons encore vu personne? Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'ils ne soient déjà repartis.

MICHEL.

Non, non, rassurez-vous ; j'ai demandé en bas si madame était ici, on m'a dit qu'oui.

M. DE BRUCHSAL.

Madame !... ah ! çà, veux-tu bien te taire...

MICHEL.

Pardon, monsieur... c'est un reste de soupçon... Voulez-vous me permettre de vous servir à boire?

M. DE BRUCHSAL.

A ta santé, mon garçon.

MICHEL.

A la vôtre, monsieur; c'est plus urgent... Encore... (*Il lui verse.*)

(Pendant que M. de Bruchsal mange et boit, entre Mme de Linsbourg.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Mme DE LINSBOURG, *paraissant sur le seuil de la porte de l'appartement de Mathilde.*

Mme DE LINSBOURG, à part.

Pauvre enfant ! elle est toute tremblante... moi, je suis indignée... et c'est dans ce moment-là qu'il faut que je fasse connaissance avec son mari... avec mon neveu... me voilà bien disposée pour une première entrevue !... (*Haut.*) Monsieur de Bruchsal !...

M. DE BRUCHSAL, toujours à table.

Qui m'appelle?... qui vient là?...

MICHEL, apercevant Mme de Linsbourg.

C'est peut-être votre épouse... (*à part.*) Si c'est elle... ça me rassure un peu...

Mme DE LINSBOURG.

Monsieur.. .vous pouvez venir... on vous attend !

M. DE BRUCHSAL.

On m'attend?... et qui donc?...

Mme DE LINSBOURG.

Eh ! mais... votre femme...

M. DE BRUCHSAL.

Ma femme !...

MICHEL, triomphant.

Là... monsieur !...

M. DE BRUCHSAL, se hâtant de manger.

Voilà, parbleu ! qui est trop fort. (*Haut.*) Je vous demande pardon, madame, je suis à vous dans l'instant...

MICHEL.

Oui, monsieur, il ne faut pas que ça vous empêche de souper...

Mme DE LINSBOURG, le regardant, et à part.

Eh bien ! il ne se dérange pas... il reste tranquillement à table, quand je viens l'avertir. (*Haut.*) Vous ne m'avez donc pas entendue, monsieur ?... j'ai eu l'honneur de vous dire...

M. DE BRUCHSAL, jetant sa serviette et se levant *.

Que la mariée m'attendait... si vraiment... mais oserai-je, avant tout, vous demander, madame, à qui j'ai l'honneur de parler ?

Mme DE LINSBOURG.

Je sais, monsieur, que nous ne nous sommes pas encore vus, puisque ce matin je n'ai pas voulu assister à votre noce.

MICHEL, bas.

Quand je vous le disais...

M. DE BRUCHSAL.

Te tairas-tu ?

Mme DE LINSBOURG.

Mais je suis la tante de votre femme... la présidente de Linsbourg.

M. DE BRUCHSAL.

De Linsbourg... la veuve du vieux président ?

Mme DE LINSBOURG.

Oui, monsieur.

M. DE BRUCHSAL.

Qui avait, dit-on, épousé une femme si sévère..... si prude, je veux dire si respectable... et c'est vous, madame, c'est vous qui venez aujourd'hui... (*A Michel, lui*

---

* Mme de Linsbourg, M. de Bruchsal, Michel.

montrant la table.) Emporte tout cela, et vas m'attendre dans la chambre à côté.

MICHEL, hésitant.

Monsieur... c'est que je voudrais...

M. DE BRUCHSAL, brusquement.

Obéis, te dis-je...

MICHEL.

Comme le mariage lui change déjà le caractère!

(Il sort en emportant le couvert.)

SCÈNE IX.

Mme DE LINSBOURG, M. DE BRUCHSAL.

Mme DE LINSBOURG

Je sens, monsieur, que ma présence en ces lieux a droit de vous étonner..... et je vous dois l'explication de ma conduite.

M. DE BRUCHSAL.

A merveille!... j'allais vous la demander...

Mme DE LINSBOURG.

J'ai d'abord été si opposée à ce mariage, que je n'ai pas même voulu y assister... mais je viens de voir Mathilde...

M. DE BRUCHSAL.

On la nomme Mathilde?

Mme DE LINSBOURG, étonnée.

Oui, monsieur...

M. DE BRUCHSAL.

C'est un joli nom.

Mme DE LINSBOURG.

Je croyais ne la trouver que résignée à son sort; mais point du tout; elle m'a semblé heureuse et satisfaite, et, malgré vos soixante ans, je croirais presque que vous avez su lui plaire.

M. DE BRUCHSAL.

Moi!... (*A part.*) Décidément, si c'est une plaisanterie, elle n'a rien d'effrayant, et nous verrons bien... (*A Mme de*

Linsbourg.) Ma chère tante, vous avez peut-être l'habitude de vous retirer de bonne heure, et je crains qu'il ne soit déjà bien tard...

Mme DE LINSBOURG.

Je comprends, monsieur... Je vous laisse.

M. DE BRUCHSAL, lui offrant la main pour la reconduire.

Voulez-vous me permettre, ma chère tante?

Mme DE LINSBOURG.

Volontiers; mon cher neveu...

(Elle sort; M. de Bruchsal la conduit jusqu'à la porte du fond.)

SCÈNE X.

M. DE BRUCHSAL, *seul.*

(Il ferme la porte, pousse les verrous.)

Là, fermons bien!... Si j'y comprends un mot, je veux mourir... mais c'est égal, voilà assez long-tems qu'ils se moquent de moi... je vais prendre ma revanche... puisqu'ils m'ont marié à une jeune personne charmante, à ce qu'il paraît... ma foi (*se frottant les mains*) allons trouver ma femme.

(Il s'avance à pas de loup vers la porte de la chambre de Mathilde; au même moment, Michel entre du côté opposé et l'arrête par la main.)

SCÈNE XI.

M. DE BRUCHSAL, MICHEL.

MICHEL, tout effaré.

Ah! monsieur... où allez-vous?...

M. DE BRUCHSAL.

Cela ne te regarde pas!

MICHEL, l'arrêtant.

Si, monsieur... vous n'irez pas.

M. DE BRUCHSAL.

Comment?...

MICHEL.

Je ne vous quitte pas... je m'attache à vous... je sais que vous allez vous battre!...

M. DE BRUCHSAL.

Moi!...

MICHEL.

N'essayez pas de le nier, je viens de rencontrer votre adversaire, qui vous attend avec deux épées sous le bras, pour vous chercher querelle.

M. DE BRUCHSAL.

Mon adversaire!... une querelle!... et à quel propos, imbécile?...

MICHEL.

A cause de votre femme dont vous êtes jaloux, et à qui il fait la cour.

M. DE BRUCHSAL.

On fait la cour à ma femme!...

MICHEL.

Ça vous étonne!... une jeune femme!... car elle est jeune, elle...

M. DE BRUCHSAL, hors de lui.

Ah!... je crois, Dieu me pardonne, que l'enfer s'est déchaîné contre moi... mais cela ne m'arrêtera pas. (*Voulant entrer dans la chambre de Mathilde.*) Va-t'en, j'ai besoin d'être seul...

MICHEL, l'arrêtant toujours.

Pour aller vous faire tuer, n'est-ce pas?...

M. DE BRUCHSAL.

Eh! non...

MICHEL.

Vous en mourez d'envie, je le vois!...

M. DE BRUCHSAL.

Du tout... au contraire...

MICHEL, suppliant.

Monsieur, monsieur... je vous le demande à genoux...

M. DE BRUCHSAL.

Tais-toi donc, bourreau !... Voici quelqu'un... Dieu! serait-ce ma femme?...

(Mathilde entre.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE, *sortant de sa chambre; elle est en toilette du soir, robe blanche croisée, sans garniture, coiffure très-simple en cheveux, petit fichu de gaze.*

(A l'entrée de Mathilde, M. de Bruchsal s'éloigne, et va s'asseoir sur un fauteuil, auprès de la porte du cabinet à gauche.)

MATHILDE, à part, regardant M. de Bruchsal.

Le voici!... ah! mon Dieu!... je n'aurai jamais le courage... cependant, après ce que je viens d'apprendre, il le faut bien; car il n'y a que moi qui puisse obtenir la grâce d'Alphonse... et puis, ce qui me rassure, c'est que mon mari est là.

M. DE BRUCHSAL, à part, et un peu embarrassé.

Je ne sais trop comment débuter, ni comment entrer en ménage... commençons par me fâcher, ça me servira de contenance. (*Haut et s'approchant.*) Hum! hum!

MATHILDE, à part.

Comme il a l'air méchant!

M. DE BRUCHSAL, la regardant de près, et à part.

Ah! diable! c'est qu'elle est fort jolie!

MICHEL, à part.

Comme il la regarde!

M. DE BRUCHSAL, à Michel, qui est à sa gauche.

N'est-ce pas, Michel, qu'elle est fort bien?

MICHEL, de mauvaise humeur.

Qu'est-ce que ça fait?... il s'agit bien de cela... je vous demande de quoi monsieur va s'occuper dans un pareil moment?

M. DE BRUCHSAL, à Mathilde.

C'est moi que vous cherchiez, madame?

MATHILDE, tremblant.

Oui, monsieur.

MICHEL.

Voilà le coup de grâce.

M. DE BRUCHSAL, à part.

Au moins, je ne puis pas me plaindre... ils m'ont choisi une petite femme charmante... (*A Michel.*) Va te coucher, mon ami.

MICHEL, bas.

Monsieur, je n'ose pas... vous irez vous battre avec l'autre.

M. DE BRUCHSAL.

Est-ce que j'y pense?... (*regardant Mathilde*) et maintenant moins que jamais... laisse-nous.

MICHEL, à part.

Je ne peux pas m'y décider.

AIR : *La voilà, de frayeur* (de LÉONIDE).

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Quel moment! quel effroi!
Son regard m'inquiète;
Quelle frayeur secrète
Vient s'emparer de moi?

M. DE BRUCHSAL.

Bonne nuit, laisse-moi...
(*Regardant Mathilde.*)
Quelle grâce parfaite!...
Et quelle ardeur secrète
M'agite malgré moi?

MICHEL.

Bonne nuit... quel effroi
Me trouble, m'inquiète?
Quelle frayeur secrète!...
Je tremble, non pour moi.

MICHEL.

Faut-il encor que je demeure?...
Monsieur n'a plus besoin de moi?...

M. DE BRUCHSAL.

Non, demain... pas de trop bonne heure...

MICHEL, *à part.*

De chagrin j'en mourrai, je croi;
Qui, moi, son fidèle acolyte,
Sans frémir je n'y puis songer,
C'est dans le moment du danger
Qu'il faut, hélas! que je le quitte.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Quel moment! quel effroi! etc.

M. DE BRUCHSAL.

Bonne nuit, laisse-moi... etc.

MICHEL.

Bonne nuit... quel effroi, etc.

(*Michel entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE XIII.

MATHILDE, M. DE BRUCHSAL.

M. DE BRUCHSAL.

Ne trouvez-vous pas, madame, que c'est une situation assez singulière que la nôtre?... et quand je vois cet air de candeur et de modestie... peut-être vous a-t-on mariée, comme moi, sans que vous le sachiez... sans que vous vous en doutiez... cela peut arriver... j'en ai la preuve...

MATHILDE.

En vérité, monsieur, vos doutes commencent à m'embarrasser beaucoup.... ce mariage a été si bizarre, si précipité... je n'ai vu mon mari que fort peu. Et si je me suis trompée, jugez-en vous-même..... Un vieillard se présente chez mon tuteur, il se nommait M. de Bruchsal, aimable, plein d'esprit..... tout le monde était séduit par ses manières douces et prévenantes... on m'ordonne de l'épouser.. ! je m'y résignai sans peine... Voilà tout ce que je puis vous dire...

M. DE BRUCHSAL.

Et ce vieillard... c'était moi?

MATHILDE.

C'était la même bonté dans les regards, la même indulgence... la même douceur...

M. DE BRUCHSAL, *s'emportant.*

Corbleu !...

MATHILDE, *effrayée.*

Ah ! par exemple, il ne se fâchait jamais, monsieur... et maintenant, à la manière dont vous me regardez, il me semble que ce n'est plus lui.

M. DE BRUCHSAL, *s'arrêtant.*

Diable ! n'allons pas détruire la bonne opinion que l'on a de moi... car je commence à trouver l'aventure charmante. (*Haut.*) Je ne me fâche pas non plus ; au contraire, je suis enchanté d'avoir pu vous plaire ainsi à mon insu... Mais je cherche comment j'ai pu y parvenir ; j'avoue que ça m'étonne... et pour qu'une jeune personne se résigne à passer sa vie près de moi...

MATHILDE, *s'oubliant.*

Ah ! c'est mon plus cher désir.

M. DE BRUCHSAL, *l'observant.*

Même à présent?

MATHILDE.

Plus que jamais !

AIR : *Pour le trouver, j'arrive en Allemagne* (d'YELVA).

J'y vois pour moi tant d'avantage...
Des conseils d'un ami prudent
On a grand besoin à mon âge...
Le monde est, dit-on, si méchant...
Pour marcher seule en ce monde perfide,
Je suis si jeune...

M. DE BRUCHSAL.

Et moi si vieux...

MATHILDE.

Eh bien!
Désormais vous serez mon guide,
Moi, je serai votre soutien !

M. DE BRUCHSAL.

Il est sûr que le mariage envisagé ainsi, comme un point d'appui, aurait bien son côté agréable... Et moi, qui avais des préventions contre lui...

MATHILDE.

Et pourquoi donc?

M. DE BRUCHSAL.

Vous le dirai-je?..... tout m'effrayait... les embarras du ménage, cet esclavage continuel... jusqu'à ce titre de mari et de femme.

MATHILDE.

Eh! bien, ne m'appelez pas votre femme, appelez-moi... votre fille, votre pupille, votre nièce..... ce que vous voudrez..... pourvu que ce titre me rapproche de vous, et me permette de vous aimer.

M. DE BRUCHSAL.

Que dit-elle?

MATHILDE.

Ainsi, du moins, je vivrai près de vous, je serai à la tête de votre maison..... ces embarras du ménage, ces soins qui vous effraient, je vous les épargnerai... Pour que le tems vous paraisse moins long, le soir, je vous ferai des lectures, de la musique... le matin, je vous entourerai de tous ceux qui vous respectent et vous chérissent..... vos vieux amis seront les miens et ils viendront souvent; car ils seront bien reçus... Heureux vous-même, vous voudrez qu'on le soit autour de vous, et, de tems en tems, nous accueillerons la jeunesse, dont les riantes idées égaieront les vôtres, et vous rappelleront vos jeunes souvenirs.

M. DE BRUCHSAL, s'animant.

Cela commence, rien qu'en vous écoutant.... oui, ma chère femme...

MATHILDE.

Nous sommes convenus que vous ne me donneriez plus ce nom-là...

M. DE BRUCHSAL.

C'est que maintenant il me plaît beaucoup... Oui... vous serez maîtresse absolue.... vous n'aurez qu'à commander pour être obéie.

MATHILDE, émue, et regardant du côté de son appartement.

Est-il vrai?

M. DE BRUCHSAL.

Je le jure.

MATHILDE.

Quoi! vous ne me refuserez jamais rien?

M. DE BRUCHSAL.

Jamais.

MATHILDE.

Quelle que soit la grâce que je vous demande ?...

M. DE BRUCHSAL.

N'importe.

MATHILDE.

Eh! bien, il en est une que j'implore.

M. DE BRUCHSAL.

Je l'accorde d'avance... et puisque cette jolie main est à moi... (*voulant y porter les lèvres*) ne me permettrez-vous pas ?...

MATHILDE, lui prenant à lui-même la main qu'elle embrasse, et tombant à ses genoux.

Ah! monsieur, c'est moi qui vous le demande...

M. DE BRUCHSAL, attendri.

Quoi!... que faites-vous?... eh ! bien, me voilà tout ému... Mon enfant, ma chère enfant... relevez-vous.

(On frappe.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL.

MICHEL, accourant de côté, sans voir son maître.

Courez tous... dépêchez...

M. DE BRUCHSAL.

Qu'est-ce donc ?

MICHEL, le voyant.

Ah! mon Dieu!

M. DE BRUCHSAL.

Michel!... Qu'as-tu donc? d'où vient ta frayeur?

MICHEL.

Il n'y a pas de quoi, peut-être?... Comment, monsieur, vous voilà ici? et, dans le moment où je vous parle, vous vous battez dans le jardin.

MATHILDE.

Comment?

M. DE BRUCHSAL.

Ah! tu vas recommencer !...

MICHEL.

Oui, monsieur, vous êtes là-bas, vous êtes ici, vous êtes partout : il n'y a pas de jeune homme qui ait votre activité. J'étais à la fenêtre de ma chambre, parce que je ne pouvais pas dormir... je prenais le frais en songeant aux inquiétudes que vous me donnez..... voilà que tout à coup j'entends du bruit au-dessous de moi; je regarde... vous sortiez de l'appartement de madame par la terrasse...

M. DE BRUCHSAL.

Moi !...

MICHEL.

Oui, monsieur, vous avez sauté par-dessus le balcon; le cousin est venu vous joindre... et, un moment après, l'épée à la main dans le taillis...

MATHILDE, troublée, courant à Michel.

O ciel! mon mari! il faut courir... où est-il ?

MICHEL.

Eh! le voilà... devant vous...

MATHILDE.

S'il était blessé!...

MICHEL.

Vous voyez bien que non... mais j'ai eu une peur!...

Mme DE LINSBOURG, frappant à la porte du fond.

Ouvrez... ouvrez vite!...

MICHEL, effrayé.

Ah ! c'est mon dernier jour!...

M. DE BRUCHSAL.

Encore un événement !...

Mme DE LINSBOURG, en dehors.

Mathilde !... mon neveu!...

MATHILDE, courant ouvrir.

C'est ma tante.

SCÈNE XV.

Mme DE LINSBOURG, M. DE BRUCHSAL, MATHILDE, MICHEL.

MATHILDE.

Eh bien ! ma tante ?

Mme DE LINSBOURG, courant à M. de Bruchsal.

Ah ! le voilà, ce cher neveu !... Que je l'embrasse !... J'avais des préventions contre vous, mon cher ami, je le confesse ; mais votre conduite, votre générosité..... dans ce malheureux duel...

M. DE BRUCHSAL.

Ma générosité !...

Mme DE LINSBOURG, à sa nièce, et s'essuyant les yeux.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

C'est Olivier qui vient de m'en instruire ;
Car tous les deux sont amis désormais :
Après l'avoir désarmé...

MATHILDE.

Je respire !

Mme DE LINSBOURG.

Le vainqueur même a proposé la paix !

MICHEL, *montrant son maître.*

A ce trait là, moi, je le reconnais.

Mme DE LINSBOURG.

Mais à votre âge !... un duel !... quelle folie !...
Risquer ses jours !...

M. DE BRUCHSAL.

J'étais en sûreté !
J'aurais pu même ainsi perdre la vie
Sans nuire à ma santé.

Mme DE LINSBOURG.

Que voulez-vous dire ?

M. DE BRUCHSAL.

Vous allez le savoir. (*A Mathilde.*) Dites-moi, je vous prie... croyez-vous que ce soit moi qui me suis battu... tout-à-l'heure ?

MATHILDE, hésitant.

Je ne sais.

M. DE BRUCHSAL, montrant la porte à droite.

Qui ai sauté par la fenêtre de votre chambre ?

MATHILDE, baissant les yeux.

Je ne crois pas.

Mme DE LINSBOURG, vivement.

Qu'est-ce que j'apprends-là ?.. Comment! ma nièce... Quel est l'audacieux ?

M. DE BRUCHSAL, à Mme de Linsbourg.

Ah! ne la grondez pas!... c'est ma femme... c'est moi seul que cela regarde. (*A Mathilde.*) Mathilde... à moi... votre ami, ne me direz-vous pas qui était là ?..... dans votre appartement ?

MATHILDE, troublée.

Qui ?...

M. DE BRUCHSAL.

Vous hésitez... manqueriez-vous déjà à votre promesse de tout-à-l'heure ?

MATHILDE.

Non, je les tiendrai toutes..... mais vous, monsieur, n'oubliez pas les vôtres... Cette grâce que j'implorais... et que vous m'avez accordée d'avance..... je la réclame en ce moment... (*d'un ton tout caressant*) car cette personne qui vous a offensé, en usurpant votre nom, vos droits...

M. DE BRUCHSAL.

Eh bien !...

MATHILDE, tendrement.

Elle vous aime, elle vous révère... autant que moi.

M. DE BRUCHSAL.

Il y paraît !...

MATHILDE.

Elle voudrait votre bonheur...

M. DE BRUCHSAL.

Joliment !

MATHILDE.

Elle n'aspire, ainsi que moi, qu'à passer sa vie auprès de vous.

M. DE BRUCHSAL, frappé d'une idée.

Comment!... est-ce que ce serait?... Non, non, pas possible!.. Mais, achevez, je vous en prie; son nom?...

MATHILDE.

Vous lui pardonnerez?

M. DE BRUCHSAL, avec impatience.

Son nom?

MATHILDE, saisissant sa main.

Vous lui pardonnez... n'est-ce pas?

M. DE BRUCHSAL.

Eh bien, oui!... ne fût-ce que par curiosité... Mais quel est-il enfin?

MATHILDE, voyant venir Alphonse et Olivier.

Le voici!

M. DE BRUCHSAL.

Mon neveu!...

TOUS.

Son neveu!...

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, ALPHONSE ET OLIVIER, *se tenant par la main.*

(Alphonse a repris son costume de jeune homme.)

ALPHONSE, courant à son oncle.

Ah! mon cher oncle!...

M. DE BRUCHSAL.

Comment, c'est toi?... quoi! cet époux invisible... qui se marie, et qui se bat à ma place!

Mme DE LINSBOURG.

A la bonne heure! c'est beaucoup mieux!

M. DE BRUCHSAL.

Non, c'est très-mal!..... c'est indigne!..... et je suis furieux!...

(Mathilde passe auprès de M. de Bruchsal, et cherche à le calmer.)

MICHEL.

De ce qu'il a pris votre place.

M. DE BRUCHSAL.

Non... de n'avoir pas pris la sienne..... (*à Mathilde*) de ne pas vous avoir épousée... je m'y étais déjà habitué.

MICHEL.

Voilà qu'il a du regret à présent!...

M. DE BRUCHSAL.

Une femme si bonne, si aimable..... qui aurait été à la tête de ma maison... qui, tous les soirs, m'aurait fait de la musique..... pour m'endormir.... voilà la femme qu'il me fallait!...

MATHILDE.

C'est tout comme... puisque je ne vous quitterai pas.

M. DE BRUCHSAL.

Je l'espère bien... et je ne pardonne qu'à cette condition-là... Mais c'est égal... vous m'avez raccommodé avec le mariage, et c'est votre faute; si je rencontre jamais une femme pareille...

MICHEL.

Ah, mon dieu! qu'est-ce qu'il lui prend encore?

ALPHONSE, souriant.

Je suis tranquille, mon oncle, il n'y en a pas deux comme elle.

MICHEL, bas.

Il faut l'espérer.

M. DE BRUCHSAL.

Hein, qu'est-ce que tu dis, Michel?

MICHEL.

Je dis, monsieur, que votre neveu est un brave jeune

homme qui nous a rendu un fameux service... Et pour vous, comme pour moi, j'aime mieux que ce soit lui..... (*montrant Mathilde*) madame aussi, j'en suis sûr.

CHŒUR.

AIR *du Coureur de veuves.*

A notre } tristesse
A votre }
Qu'une douce ivresse
Succède en ce jour;
Un destin prospère,
Par les mains d'un père,
Bénit notre } amour.
Bénit votre }

MATHILDE, *au public.*

AIR : *Si ça t'arrive encore* (de Romagnési).

O vous! de qui dépend ici
Le destin de tous nos ouvrages,
Voici venir un vieux mari
Qui sollicite vos suffrages.
Qu'aux yeux de votre tribunal
Son âge excuse sa faiblesse;
Et, suspendant l'arrêt fatal,
Laissez-le mourir de vieillesse...
Oui, suspendant l'arrêt fatal,
Laissez-le mourir de vieillesse.

FIN.

Avis.

